

CHAPITRE 7

de 1944 à 1965

Nanny

*On l'appelait Nanny.
Je pense que ça veut tout dire...*

Patrick Mantha



GRAND-MÈRE

Marie-Louise est tout simplement ravie d'être grand-mère. Et Dieu sait si ce plaisir lui sera maintes fois renouvelé. Entre 1944 et 1960, douze autres petits-enfants viennent s'ajouter à la première petite-fille. Pour chacun d'eux, elle devient une présence mémorable, une personne pour qui ils garderont un attachement particulier toute leur vie.

Le 21 septembre 1946, Gertrude épouse Paul-Émile Mantha. Marie-Louise a 55 ans. Ses trois enfants sont maintenant mariés. Elle peut se détendre à l'idée qu'elle n'est plus la seule responsable de leur bien-être, que ses trois enfants ont de bons conjoints et qu'ils sont bien munis pour faire face à leur vie. Commence maintenant pour elle une période de sa vie où elle peut consacrer tout le temps qu'elle désire à son rôle de grand-mère.



Mariage de Gertrude Ray, 21 septembre 1946.
Marie-Louise est au bout à droite.

Ses petits-enfants l'appelaient et l'appellent toujours Nanny. Quand je leur demande tour à tour ce qui leur vient à l'esprit à propos de leur grand-mère, ils parlent tous d'elle avec amour et admiration et dans les termes les plus touchants. Il se dégage de ces entrevues le portrait d'une grand-maman patiente et douce, qui les adore, qui n'hésite pas à les serrer contre son cœur et qui représente pour eux « chaleur, confort [et] protection¹⁴⁹ ». Une grand-maman toujours de bonne humeur qui donne généreusement d'elle-même en travaillant sans relâche pour eux et qui

149. Correspondance avec Albert Mantha, page 1.

prend le temps de fabriquer de ses mains les petits cadeaux de fête et d'anniversaire. Une femme toujours bien mise, *a class act*¹⁵⁰, qui aime les plaisirs simples et dont la sensibilité cache une volonté de fer. Enfin, une femme dont les silences, parfois tristes, laissent deviner une dimension profonde difficilement accessible aux enfants. Une de ses petites-filles me résume le portrait d'une phrase venue du cœur : « Pour moi, Nanny, c'était un amour sans borne¹⁵¹. »

Il n'y a pas de doute que Marie-Louise entend faire tout ce qu'elle peut comme grand-mère pour combler ses petits-enfants d'affection et contribuer à leur assurer ce qu'elle n'a pu donner à ses propres enfants après le départ de Joseph : une enfance et une adolescence libres de tout souci matériel et émotionnel. Elle leur voue un amour inconditionnel et consacre tous ses talents à l'exprimer.

LA COUTURE ET LE TRICOT

Des doigts de fée. Voilà ce qu'ils sont, ces doigts qui cousent robes, manteaux, pantalons, blouses et caleçons. Pour aider sa fille et ses belles-filles, Marie-Louise fait le gros des vêtements de ses petits-enfants, tant ceux des garçons que ceux des filles.

Elle nous a fait beaucoup, beaucoup de vêtements : des petits manteaux avec le chapeau agencé. Et, quand je me suis mariée, elle et ma mère avaient fait chacune leur robe, ma robe de mariée, ma robe de départ, les robes d'Anne, de Suzanne et de Pauline. Elle travaillait, elle travaillait¹⁵² !

Elle confectionne tous ces vêtements sur une simple machine à coudre à pédale, probablement achetée du catalogue Eaton. Plus tard, son fils Lorne y ajoutera un moteur pour lui faciliter la tâche et lui épargner des crampes aux jambes. Elle gère la garde-robe de ses petits-enfants avec toute l'expérience acquise au temps des vaches maigres. Rien ne se perd ! À partir de

150. Entrevue avec Christina Ray, page 6.

151. Entrevue avec Pauline Mantha, page 1.

152. Entrevue avec Louise Mantha, page 3.

vêtements devenus trop petits pour les uns, elle crée des merveilles pour les autres.

She would take a coat from Lorne's wife that didn't want it anymore and make a coat for me. [...] I remember one I loved. It was a little coat. It had fur on the cuffs and she made me a little fur muff. I LOVE it! And I felt so special in it¹⁵³.

Elle utilise son imagination et sa créativité pour exploiter de la façon la plus inattendue tout tissu qui lui tombe sous la main, même les tissus qui ne sont pas habituellement destinés à la confection de vêtements :

Papa avait acheté du tissu de parachute dans un Army Surplus de Toronto. Elle avait pris ce tissu-là et nous avait fait des blouses puis des caleçons, [...] dans du gros nylon blanc, tu sais. C'était à l'épreuve de tout, ça¹⁵⁴.

Et avec le même genre de tissu, elle crée un jouet pour son petit-fils :

My dad had a real parachute and she took a piece of the cloth and made me a parachute with it so I could throw it up in the air¹⁵⁵.

De plus, elle ne se contente pas de coudre pour les enfants. Elle coud aussi pour les poupées.

À chaque Noël, on avait une nouvelle robe et notre poupée aussi. Tu vois. Tout agencé. C'était toujours bien choisi, bien décoré. La dentelle là où il en fallait¹⁵⁶.

153. Entrevue avec Diane Ray-Parker, page 11.

154. Entrevue avec Louise Mantha, page 3.

155. Entrevue avec David Ray, page 2.

156. Entrevue avec Louise Mantha, page 2.

Gertrude me raconte :

Elle a fait du linge de poupée pour tous mes enfants aussi. Puis des BELLES affaires! Te rappelles-tu de Mary Poppins? Elle avait habillé une poupée pour Suzanne puis Pauline en Mary Poppins. Puis c'était bien fait! C'était beau! [...] [Mes filles] étaient les seules dans le quartier qui avaient du beau linge comme ça pour jouer à Mary Poppins. Elles pouvaient l'habiller puis la déshabiller¹⁵⁷.

Marie-Louise fait les jeans des garçons et tricote pour eux mitaines, tuques, foulards et bas de laine.

I remember also she knitted me a hat. It was a tuque that I just hated! It was one with the thing that go down underneath and I didn't want to offend her. So I would wear it as I went out the house and then as soon as I get down the street, I would take it off. [...] It was red and blue¹⁵⁸.

LA CUISINE

Nanny met aussi au service des siens son talent de cuisinière. Les petits-enfants se rappellent :

Elle faisait de très bonnes soupes. [...] Elle faisait un potage écossais, ce qu'elle appelait Scotch broth. Ça c'était – que je me souviens – une de ses meilleures soupes. Et mon père a toujours dit que personne ne pouvait cuire un rôti comme ma grand-mère : rôti de bœuf ou rôti de porc¹⁵⁹.

Elle aimait le thé, pas le café. Elle adorait l'agneau [...]. Elle avait eu des habitudes plus... je dirais anglaises. Ce n'était pas de l'agneau. It was mutton parce que c'est ce

157. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 6.

158. Entrevue avec David Ray, page 2.

159. Entrevue avec Patrick Mantha, page 8.

*qu'ils avaient connu je suppose, pendant la dépression, pendant la guerre, mutton with mint jelly, tu sais*¹⁶⁰.

David, lui, se rappelle une grand-maman plutôt frugale qui préparait parfois des salades aux feuilles de pissenlits qui le faisaient un peu grimacer.

Les patates s'avèrent un incontournable dans la cuisine de Nanny. C'est la première chose qu'elle met au feu lorsqu'elle prépare un repas et elle en fait à tous les repas, ce qui parfois agace le mari de Gertrude qui ne veut pas nécessairement en manger tous les jours.

Mais ce qu'on aime peut devenir notre faiblesse, voire une arme dans les mains de notre ennemi. Cathy (S), la fille de Lorne, me raconte :

S: She always had meals with us and she always washed the dishes every night and she LOVED her mashed potatoes. Every night she would have to have potatoes.

C: Always mashed?

*S: Always mashed. Oh! I should say mashed or boiled potatoes but nothing any fancier than that. And yeah, to her a meal was not complete if there weren't potatoes involved. And I always knew if... like her and my mum, they got along fine. But I mean of course you know you got two cooks in the kitchen, sometimes there would be squabbles. We were not a very vocal household, so there would not be any screaming but I always knew when she and my mum were in a tiff because my mum wouldn't make potatoes. [...] My mum wouldn't make potatoes and Nanny wouldn't wash the dishes and I would know: that's it! They were not speaking to each other. But then the next day, it all seemed to be back to normal*¹⁶¹.

160. Entrevue avec Louise Mantha, page 6.

161. Entrevue avec Cathy Ray-Steele, page 4.

CASSER MAISON

En 1947, Gertrude et Paul-Émile emménagent dans une belle grande maison qu'ils ont fait construire à Orléans. Ils louent le haut de la maison à Jos et Cécile. Comme ces derniers libèrent le deuxième étage de la rue Central, Marie-Louise suggère à Lorne et Isabella de quitter Brockville et de venir y vivre. Ils acceptent.

Puis, en 1949, nouveau remue-ménage! Paul-Émile accepte un poste pour le gouvernement de l'Ontario à Toronto. Il vend la maison d'Orléans et se rend d'abord seul à Toronto pour trouver un logis pour la famille. Gertrude et les deux bébés, Louise et Anne, s'installent chez Marie-Louise, rue Central, pour quelques mois, puis elles partent rejoindre Paul-Émile.

De leur côté, Lorne et Isabella achètent une maison dans le sud d'Ottawa, sur l'avenue Fentiman. Ils suggèrent à Marie-Louise de venir vivre avec eux. La proposition présente des avantages pour Marie-Louise. Elle n'aura pas à chercher de locataires pour le second étage de la rue Central. Elle n'aura plus de loyer à payer et, surtout, elle pourra partager de précieux moments avec son petit-fils, David. Elle accepte.

Le déménagement s'avère un peu pénible pour elle, car elle doit «casser maison». Elle ne peut emporter tout ce qu'elle possède chez Lorne. En préparation du déménagement, Lorne et Isabella font le tri de ce qu'ils peuvent emporter dans la nouvelle maison et déposent devant la maison les objets qu'ils relèguent aux déchets. Pendant qu'ils s'affairent dans la maison, Marie-Louise retire des ordures les choses qui lui tiennent à cœur et les ramène dans la maison par la porte d'en arrière. Le jeu de portes, entrée côté cour, sortie côté jardin, prend fin quand Lorne et Isabella se rendent compte qu'ils ont sorti plus d'une fois les mêmes choses. À force de négociations, on finit par s'entendre.

BELLE-MÈRE

Marie-Louise s'adapte bien dans la maison de la rue Fentiman, sauf pour un petit détail que Lorne me raconte en riant : *I remember her being seasick on the veranda rocking the chair*¹⁶².

162. Session 5 avec Gertrude et Lorne, page 11.

Si Marie-Louise a mal au cœur, c'est peut-être qu'en se berçant elle réfléchit aux conséquences du virage que sa vie vient de prendre. Pour la première fois depuis son départ de Hanmer, elle n'a plus de chez-soi. Elle vit maintenant chez son fils et sa belle-fille. Elle ne peut plus prendre de décisions sur l'organisation de son environnement. Elle doit consulter sa belle-fille pour toute initiative concernant la gestion de la maison. Dans ce nouveau contexte, son statut de belle-mère est lié comme une ombre à son statut de grand-mère. Et elle ne peut s'en séparer comme Peter Pan s'est séparé de son ombre. Elle doit en tenir compte en se taillant, auprès de sa belle-fille, un rôle de soutien qui soit le plus efficace et discret possible. Quel apprentissage pour une personne qui mène sa barque en toute liberté depuis des années sans demander l'approbation de qui que ce soit!

Elle s'occupe de son petit-fils, aide au ménage et participe à la préparation des repas. Mais elle préfère faire la couture dans sa chambre pour ne pas imposer sa présence constamment.

En 1950, Gertrude et son mari l'invitent à venir vivre avec eux à Toronto et elle accepte avec plaisir. Elle a 59 ans et l'idée de quitter son emploi au gouvernement pour aller vivre dans une ville qu'elle ne connaît pas lui sourit.

Comme elle le faisait chez Lorne, elle prête main-forte à sa fille et essaie de s'imposer le moins possible. Le mari de Gertrude, Paul-Émile, est un homme tolérant et il aime bien sa belle-mère. Mais, qu'on le veuille ou non, il est toujours difficile de vivre avec sa belle-mère, même si elle est la personne la plus gentille au monde. Alors, inévitablement, de temps en temps, des tensions surviennent.

Il y a eu des tensions dans la maison parce que, et je comprends maintenant, pour mon père, ce n'était pas agréable d'avoir sa belle-mère tout le temps. [...] Si mes parents recevaient, bien elle était là assise dans le salon aussi. [...] C'est triste à dire, mais elle était là comme un cheveu sur la soupe. [...] C'était une tension entre mes parents parce qu'elle était toujours là. [...] Je sais que Papa disait des choses des fois. [...] Il l'aimait! Mais, tu sais, quand tu as quelqu'un en visite chez vous tout le temps, tout le temps, tout le temps. Et c'est ta belle-mère en plus! [...] Elle n'était pas le genre de belle-mère qui

*s'imposait. Elle ne s'imposait pas du tout. Elle était très en retrait mais elle était là*¹⁶³.

En fait, elle s'impose tellement peu qu'elle est comme « une souris¹⁶⁴ » dans la maison. Elle est bien consciente que sa présence constante cause des tensions. Elle trouve des moyens de s'absenter de temps en temps pour donner un peu de vie privée au jeune couple. Elle se retire dans sa chambre pour faire de la couture et sort parfois avec son amie Betty Fleming, une femme de Toronto qui a sept enfants. Les souvenirs que Betty écrira plus tard dans une note à Gertrude traduisent l'empathie que Marie-Louise ressent envers les femmes en situation difficile et sa finesse pour trouver des moyens d'aider discrètement.

*Madame Rae: a very sweet sociable little lady who enjoyed doing nice things for friends i.e. making a parachute silk dress for one of my infants, baby sitting while I was in hospital having another baby and on many occasions to let me and my husband "get away." Also, on occasion, she could come up with a good one liner. She was a doting grandmother, mother of her three and positively glowed with pride over them all*¹⁶⁵.



Nanny à Toronto avec ses petits-enfants Mantha, circa 1954.

163. Entrevue avec Louise Mantha, pages 3 et 6.

164. Entrevue avec Louise Mantha, page 4.

165. Note écrite par Betty Fleming et remise à Gertrude Mantha.

JAKE AND THE KID

À l'occasion, Marie-Louise retourne à Ottawa passer du temps chez l'un ou l'autre de ses fils. Lorne a acheté une maison rue Larose en août 1950 et Marie-Louise y fait de brefs séjours de temps en temps. Son petit-fils, David, se rappelle les bons moments passés avec elle :

She was a great grandmother! I mean, you know, she looked like a grandmother and always there for you. When I was in grade one and two, my mother always worked, so she would give me lunch and I guess one of my strongest recollection with her is going home for lunch. And we always used to listen to Jake and the Kid. It was on at noon hour¹⁶⁶.

Marie-Louise aime faire plaisir à son petit-fils et cette émission lui en donne l'occasion, car *Jake and the Kid* raconte les aventures d'un jeune garçon dans les Prairies canadiennes au début du xx^e siècle. La série de 320 épisodes écrite par William Ormond Mitchell a été présentée à la radio entre 1949 et 1957.

LE BON DIEU

En mars 1951, quand Cécile, la femme de Jos, donne naissance à Michael, leur troisième enfant, Marie-Louise vient de nouveau chez Lorne et y emmène le petit Donald de 4 ans pour quelques jours pendant que sa mère est à l'hôpital. Donald se rappelle :

There was one time that I was staying with Nanny Ray at my uncle's home while my mother was in the hospital giving birth. At the time, I didn't understand what my mother was going through, but in my mind, I felt that she was in grave danger. Nanny could see my concern and talked to me about it. I was still very concerned so she suggested that I walk up to the local church and say a prayer for my mum. I did that, and remember being in

166. Entrevue avec David Ray, page 2.

the church **all alone** “talking to God”. After I had verbalized my request sufficiently, I returned to Nanny and told her about my experience. She assured me that now that a child had made a request to God, that everything would be fine. Therefore, when the birthing went without incident (at least that was what I was told), I was not surprised and felt that I had played a big part in the outcome¹⁶⁷.

Il est intéressant de voir que Marie-Louise encourage son petit-fils à « dialoguer » avec Dieu. Après ce qu’elle a vécu, on aurait pensé sa foi fortement ébranlée, mais il semble que non, comme le révèle ma conversation avec l’aînée de ses petites-filles :

D: *I remember having an argument with her about God. I said to her that there is no God. And she said: “YES, THERE IS!” And it would be like: “No, there isn’t.” “Yes, there is!” You know. “No, there isn’t.” And we argued. I was an adult, a young adult. And I said: “O.K. Nanny. If you die before me and there is a God, you come back and tell me.”*

C: *What did she say?*

D: *She said: “I will!” And that was it.*¹⁶⁸

Tous ses petits-enfants se souviennent d’elle comme d’une femme croyante. Elle va à la messe par choix et non par obligation. Elle fait ses prières à genoux à côté de son lit et récite son chapelet régulièrement. Mais elle considère que sa vie spirituelle est une affaire privée et n’impose pas aux autres de prier ou de venir à la messe avec elle.

RETOUR À OTTAWA (1957-1965)

En 1957, la famille Mantha revient à Ottawa et s’installe au 38, rue Sweetland dans le quartier Côte-de-Sable. Comme trois autres

167. Courriel de Donald Ray, page 1.

168. Entrevue avec Diane Ray-Parker, page 11.

enfants sont nés à Toronto, la maison n'est pas suffisamment grande pour accommoder Marie-Louise. Elle emménage donc chez Lorne, rue Larose. Elle y demeurera jusqu'en 1970.

Elle rend fréquemment visite à Gertrude pour lui donner un coup de main et profite de ses visites pour faire des activités avec les enfants. Elle joue aux cartes avec eux, assiste à leurs concerts à l'école et les emmène parfois coucher chez leur cousine Cathy, la fille de Lorne.

Je me souviens d'avoir pris l'autobus avec elle pour aller passer la nuit chez ma cousine Cathy, où Nanny habitait à ce moment-là. Je me souviens qu'elle nous avait frisé les cheveux puis, tu sais, elle jouait avec nous comme si on était des poupées¹⁶⁹.

OGILVY

Mais la sortie que Nanny fait le plus fréquemment avec ses petits-enfants est de les emmener lorsqu'elle va faire ses courses au magasin Ogilvy rue Rideau. C'est son magasin préféré.

Je me souviens d'être allée magasiner avec elle chez Ogilvy. On est allées à la salle de bains parce qu'elle cachait son argent dans son corset, [...] dans sa gaine [...]. Alors il fallait aller à la salle de bains pour qu'elle sorte son argent pour qu'elle puisse aller magasiner¹⁷⁰.

Elle y achète tout ce dont elle a besoin pour faire de la couture. Comme elle s'y rend assez fréquemment, elle connaît les commis au rayon de la couture et leur présente ses petits-enfants avec beaucoup de fierté. Une fois les achats terminés, ils descendent manger à la cafétéria au sous-sol, une gâterie bien spéciale pour les enfants.

Elle fait de même avec sa nièce Georgette quand celle-ci vient de Hanmer pour lui rendre visite. Georgette me souligne que Nanny porte des gants pour aller magasiner, comme le dicte l'étiquette de l'époque.

169. Entrevue avec Pauline Mantha, page 1.

170. Entrevue avec Pauline Mantha, page 5.

CINÉMA

Un autre plaisir que Nanny partage avec ses petits-enfants consiste à aller au cinéma. L'engouement de Nanny pour le cinéma ne s'est jamais démenti depuis la présentation à Ottawa du premier film parlant *The Jazz Singer* avec Al Jolson en 1927. Dès que les petits-enfants atteignent l'âge de pouvoir rester tranquilles plus d'une heure, elle commence à garder un œil sur le programme du cinéma Nelson et choisit avec soin le genre de film qui convient à chacun : *Bambi* de Walt Disney pour sa petite-fille, *Fiddler on the Roof* pour son petit-fils. En 1963 paraît un film d'Alfred Hitchcock qui acquiert vite la réputation d'être un film très épeurant. Nanny y emmène Anne qui a 14 ans.

Je me souviens qu'elle m'avait amenée voir The Birds d'Alfred Hitchcock. [...] J'avais tellement peur qu'elle fasse une crise cardiaque¹⁷¹!

LA COMTESSE DE SÉGUR

Certaines histoires que me racontent les petits-enfants à propos de Nanny me rappellent la comtesse de Ségur qui disait toujours à ses petits-enfants d'être bons et gentils et dont les histoires avaient pour but de leur enseigner une leçon. Deux histoires en particulier peignent une Nanny éducatrice qui ne manque pas de profiter d'une occasion pour faire passer un petit message. La première m'a été racontée par sa première petite-fille Diane :

There was another time when she got mad at me. It was quite a lesson that I learned from her. I didn't mean to be bad. Again, I don't remember how old I was. But we were in the Aylmer house. And it was Christmas and my parents used to give us money to buy Granny a present, right? And I was trying to get everyone a present and I forgot that I hadn't got a present for Nanny. And I had no money and I knew I couldn't get anymore. So I rummage through my drawer and found this bottle of

171. Entrevue avec Anne Mantha, page 1.

perfume that I had never opened. It had been a gift. I don't know if I remember who gave it to me. So I wrapped it up very pretty and put it under the tree for Nanny. And I didn't think anything of it, you know after that. I don't remember anything about that Christmas. But the following Christmas, I got that perfume back from Nanny. And I was so disappointed because she always gave us something that she would make for Christmas. And I couldn't wait to open my present. And I sat there and thought about it. And I thought: "This is the present I got her." And then I thought: "Oh God! She gave me that!" And then I looked at her and she was like this [elle imite sa grand-mère qui la fixe du regard]. [...] Oh! I was upset at her and she was upset at me. And we never spoke about it. And I never told my parents. Actually, I don't think I have ever told anyone. But it was something I remembered¹⁷².

La seconde histoire révèle le cœur généreux de Nanny et sa façon habile de donner une leçon de charité à ses petits-enfants. L'histoire se passe un jour que les enfants ont attrapé des poux à l'école et qu'ils doivent rester à la maison pour ne pas propager l'épidémie.

Jean-Pierre, Pauline et moi on avait eu des poux. On était sur la rue Sweetland à ce moment-là. On était tout petits. Il y avait un voisin qui s'appelait [...] et il était venu demander si on pouvait jouer. Puis on avait crié par la fenêtre qu'on avait des poux. Et c'est Nanny qui nous gardait à cette époque-là. Et [lui], comme on ne pouvait pas sortir, il est allé derrière la maison où il y avait une espèce d'appentis, et il est parti, devant nous, avec la maison de poupée en bois qui restait dehors. Et Nanny a refusé de l'empêcher de partir avec. [...] Elle m'avait dit: «Laisse-le partir avec ça. Il en a peut-être plus besoin.» Mais... et c'est sûr qu'il vivait pauvrement. Bien

172. Entrevue avec Diane Ray-Parker, page 7.

*moi, je me rappelle être très choquée qu'elle le laisse faire. [...] Ma maison de poupée*¹⁷³!

Nanny qui a connu des moments de dénuement total comprend silencieusement l'envie incontrôlable de voler qu'un enfant pauvre peut ressentir en voyant un beau jouet. Indulgente, elle tente de donner aux enfants une leçon de charité en leur disant de le laisser partir.

Les enfants apprennent d'autres leçons à observer leur grand-mère dans la vie quotidienne. Le petit-fils de Marie-Louise, Patrick, m'écrit dans une lettre : *Si quelqu'un au monde m'a permis de comprendre le mot économe, c'est bien ma grand-mère [...] Elle savait comment survivre et comment « couper une cenne en quatre ». Jamais un bout de ficelle ou une épingle de couture n'était perdu. Les restants de table non plus. Elle cherchait et marchandait jusqu'à sa satisfaction et parfois revenait les mains vides, n'ayant pas trouvé ce qu'elle voulait. Des fois, c'était exaspérant pour le jeune garçon caché dans sa jupe que j'étais. Mais ô combien exemplaire et éducatif*¹⁷⁴!

LA CHAMBRE ACHALANDÉE (1962–1965)

En 1962, la famille Mantha déménage au 29, rue Sweetland. Comme la maison est plus grande, on peut aménager une chambre pour que Nanny reste à coucher quand elle le désire. Nanny, bien qu'elle soit toujours installée chez Lorne, vit donc par intermittence chez Gertrude.

La chambre qu'elle occupe au 29, rue Sweetland a cette particularité qu'il faut y passer pour se rendre au grenier où se trouve la chambre des garçons. Alors il arrive parfois que les garçons passent dans sa chambre juste au moment où elle est en train de s'habiller. Ils découvrent avec un mélange de curiosité et d'embarras que Nanny porte un corset à baleines avec des cordons pour l'attacher. Nanny a un peu plus de 70 ans et n'apprécie sûrement pas d'avoir des visiteurs impromptus dans ses moments les plus intimes. Si elle ressent le désir d'avoir un endroit bien à elle où elle pourrait se retirer avec la certitude de ne pas être

173. Entrevue avec Suzanne Mantha, page 4.

174. Lettre de Patrick Mantha, juillet 2007.

dérangée, elle n'en fait pas part à Gertrude et son mari, car elle sait très bien qu'ils n'y peuvent rien.

LE SECRET

Bien que Nanny entretienne une relation bien étroite avec ses petits-enfants et qu'ils la côtoient régulièrement, ils ont la sensation qu'il y a une partie d'elle qui leur demeure inaccessible. David raconte :

*I recollect of her too standing at the back window and talking to herself. [...] She was talking in French so I couldn't understand her but I remember walking in the room and she was looking at the window very calm and she suddenly knew that I was there and she was not embarrassed at all. So... but what she was talking about or who she was talking to...*¹⁷⁵

À quoi pense Marie-Louise en regardant par la fenêtre ? À qui parle-t-elle comme ça en français ? Raconte-t-elle à quelqu'un les événements de la journée, les émotions qu'elle vit et qu'elle ne peut partager avec personne d'autre ?

David n'est pas le seul des petits-enfants à flairer une énigme chez sa grand-mère. À la même époque, à Toronto, sa petite-fille Louise note :

*Elle avait une grande tristesse que je sentais qui venait de chez elle. Il y avait une espèce de fond triste*¹⁷⁶.

De même, Suzanne, la sœur de Louise, sentait que sa grand-mère gardait un secret au sujet de son grand-père et que ses efforts pour en découvrir la nature ne faisaient qu'ouvrir une blessure pénible.

Je sentais une gêne avec elle parce qu'à chaque fois que j'ai essayé de me renseigner sur mon grand-père elle a

175. Entrevue avec David Ray, page 3.

176. Entrevue avec Louise Mantha, page 4.

*changé souvent de version et ensuite elle se mettait à pleurer. Alors, du coup, j'évitais de l'aborder*¹⁷⁷.

Lorsque je demande à Cathy (S), la sœur de David, trois mots pour décrire sa grand-mère, elle me répond :

S: I would say she is fun loving. But at the same time mysterious. And cuddly. She was very cuddly.

C: Now why mysterious?

S: I guess just because the tears I would see sometimes, [...] cause she spent a lot of time alone and seemed to like it that way. [...] So just introspective all the time, you know. She had a lot on her mind and maybe sort of mumbling away to herself sometimes and I wondered what she was thinking about. And later on when I found out about her history and how though things had been, it all made such perfect sense. At the time, the little quirks that I thought that she had like the crying and just the quiet behaviour at times when other times she could be so outgoing. It all made sense.

C: Your brother told me that, one day, he caught her near the window, talking to herself quietly. Did it happen to you too?

S: Often! Yes. She would be like that. She would just kind of be staring off and sort of mumbling. I would look at her and wonder what it is that she would be talking about.

C: Was she talking in French or in English?

S: In French. It was usually in French.

Cathy ne parle pas français. Elle ne saisit donc pas un mot du soliloque voilé de sa grand-mère.

177. Entrevue avec Suzanne Mantha-Fourcassié, page 1.

That's what occurred to me that she was praying or just trying to sort through things on why her life had turned out the way it had or taken the course of events. But I don't think she felt sadness. I certainly never sensed bitterness in her, EVER. But there was maybe a sadness there that things had turned out... Would have wished that things have turned out differently. But NEVER angry. Or never feeling like a victim¹⁷⁸.

Il est certain que Marie-Louise garde au fond de son cœur une boîte de Pandore dans laquelle elle a enfoui ses souvenirs, ses émotions et les pensées qu'elle n'a jamais pu exprimer. C'est parfois ce qui la rend songeuse. Elle cache à ses petits-enfants l'histoire de son amour pour Joseph et son retour à la prêtrise. Elle tient la promesse qu'elle lui a faite de n'en parler à personne. Elle ne veut ouvrir la boîte sous aucun prétexte, de crainte de voir ses souvenirs s'échapper, se modifier au fil des répétitions ou être salis au contact des mauvaises langues. Et même si sa fille est maintenant mère et qu'entre femmes on se raconte parfois des choses très intimes, elle garde le silence dans lequel elle s'est emmurée depuis tant d'années. Je demande à Gertrude :

C : Quand elle passait des après-midi avec vous, est-ce qu'elle vous parlait de sa vie un peu ?

G : Jamais, jamais. C'était un gros, gros secret.

Malgré toutes les années qui se sont écoulées, Marie-Louise ressent peut-être toujours le besoin d'épancher son cœur, de raconter à ses enfants l'amour fou qu'elle et Joseph ont vécu avant leur naissance et d'éclaircir une fois pour toutes le mystère entourant son départ. Mais à quoi bon ? À quoi bon leur révéler comment et pourquoi leur père est retourné à la prêtrise ? À quoi bon leur dire que leur vrai nom est Roy et non Ray ? Pourquoi bouleverser leur vie ?

Vraiment, quand tu penses qu'elle a gardé ça, tout ce temps-là, ç'a dû être effrayant¹⁷⁹.

178. Entrevue avec Cathy Ray-Steele, pages 8 et 9.

179. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 10.